
«Une bouteille à la mer», de Thierry Binisti d'après le roman de Valérie Zenatti

Bagdad, Kaboul, Gaza... ces mots suffisent à engendrer des images sans fin de violence. Mais, pour certains, seuls des fanatiques hantent ces villes, tirant à vue, au milieu des trous créés par les obus, lors des bombardements de représailles qui suivent les attentats. Or des personnes vivent dans ces lieux, des femmes font leurs courses, des enfants jouent, des cafés accueillent les clients. Le poids des clichés est tel que le titre du roman de Valérie Zenatti, *Une bouteille dans la mer de Gaza*, est devenu à l'écran *Une bouteille à la mer*.

Le film de Thierry Binisti raconte de manière simple et émouvante l'histoire de deux jeunes gens vivant à Jérusalem et à Gaza – des «ennemis» *a priori* – qui communiquent par Internet et dont on découvre la vie quotidienne. Les acteurs s'expriment dans les trois langues qui compteront : l'hébreu, l'arabe et le français.

On verra que certains choix de l'adaptation – à laquelle a participé

Valérie Zenatti – apportent beaucoup à ce que le roman donnait déjà : un regard distancié et complice à la fois, mettant en relief l'humanité de deux protagonistes qui ne vivent pas seulement dans la terreur ou dans la haine. La présence de la langue française comme instrument de sa liberté pour Naïm et le fait que la famille de Tal soit fraîchement arrivée à Jérusalem sont des apports intéressants.

La mise en place du cadre

Un plan du film montre sur l'écran d'un ordinateur une carte des lieux. Entre Gaza et Jérusalem, une petite centaine de kilomètres. Entre Tal et Naïm, un monde. Jusqu'à la dernière séquence, on suivra en parallèle l'existence de ces deux jeunes qui ne

parviennent pas à se rencontrer, sinon en s'écrivant.

Tout commence par du son, sur le générique de début. Des voix, la rumeur d'une ville israélienne puis le bruit terrible d'une explosion. On est au cœur de Jérusalem et une bombe posée dans un café est le déclencheur de l'action.

Puis une bouteille jetée dans la Méditerranée revient s'échouer sur la plage. On comprend que le frère de Tal, encore soldat, est celui qui a lancé cette bouteille, mais le rôle du jeune homme est moindre que dans le roman. Au début comme au dénouement, il était l'instrument, celui qui provoquait la rencontre. On le verra peu dans le film, davantage centré sur le duo formé par Tal et Naïm.

Quelques jeunes gens sont là, qui plaisantent, s'amusent. On ne sait au juste lequel parmi eux emporte avec lui la bouteille; on ne les distingue pas et, par rapport au lecteur, le spectateur reste un temps désorienté. D'autant plus que la caméra nous ramène en Israël où un groupe de lycéens se rend en car scolaire vers Massada, au bord de la mer Morte. Là où, en 73 ou 74 après J.-C, enfermés dans cette forteresse qui surplombe le désert du Néguev, les Juifs qui résistaient aux Romains se sont suicidés plutôt que de se rendre. Avec les combattants du ghetto de Varsovie, ils incarnent l'esprit de sacrifice qui forge une nation.



*L'anniversaire de Tal (Agathe Bonitzer)
© TS Productions, 2011*

Massada rappelle cette mémoire, mais la citadelle témoigne également d'une forme de fatalisme : Israël serait prête à disparaître comme Massada plutôt que de se rendre à l'ennemi.

La famille de Tal, l'héroïne israélienne que l'on découvre dans les plans suivants, est arrivée de France depuis peu de temps. Le père de Tal idéalise le pays. Il a retrouvé à Jérusalem les gestes sans doute oubliés de la tradition religieuse et son propos est souvent patriotique, avec l'excès que cela suppose. Pour mémoire, les parents de Tal dans le roman de Valérie Zenatti étaient des Israéliens de gauche, pacifistes.

Tal doit prendre un bus pour aller au lycée et, en ces années d'Intifada, elle redoute un attentat lorsqu'elle croit voir des passagers suspects. La prise de vue caméra à l'épaule choisie par le réalisateur ajoute au sentiment d'identification avec la jeune fille.

En contrepoint, ou en parallèle, procédé qui reviendra souvent, le groupe de copains gazaouis de Naïm («Gazaman») assiste à un bombardement d'une terrasse de la ville. Le quotidien est fait de peur et de violence, mais le réalisateur n'en montre pas les effets les plus dramatiques.

De la terrasse de Gaza on passe à un balcon de Jérusalem sur lequel la famille de Tal célèbre Soukkot, la fête des Cabanes, qui rappelle les quarante années d'errance dans le désert, après la sortie d'Égypte. Cette fête qui se déroule en automne, après Rosh ha-Shanah et Yom Kippour, est un repère. Elle montre le père de Tal et les siens, sans doute venus en Israël comme on revient aux sources. D'une scène à l'autre, le même sentiment domine, celui de la joie.

Des jeunes comme tous les autres

L'échange de courriels explique l'impatience autant que le besoin de secret de Tal. Dans son cybercafé, Gazaman est aussi inquiet qu'elle; il craint d'être repéré et dénoncé aux autorités. Le Hamas laisse peu de marge à la population et ce que fait Naïm est une transgression des plus graves, une sorte de trahison.

Tal est quant à elle à l'heure des métamorphoses. Une série de plans

le montre. Elle se heurte à ses parents dont elle supporte mal les questions et la présence, s'en va chez son amie Efrat, parle avec elle de son compagnon avec qui elle veut faire l'amour, demande à ce dernier de lui poser un piercing. Ils s'embrassent.



Gazaman – Naïm (Mahmoud Shalaby)
© TS Productions, 2011

Naïm est, lui, dans une réalité plus terre à terre et, en ce début de film, on apprend qu'il n'a plus de père, que son oncle, un commerçant bien installé, lui donne un peu de travail. Les livraisons qu'il effectue avec son cousin ne les mènent jamais loin. L'espace est clairement délimité à Gaza, et les points de passage ne permettent pas à toutes les marchandises de transiter.

En écho à ce peu d'espace à l'extérieur, on se rend compte, par le cadrage, que l'espace intérieur est aussi restreint, d'autant plus qu'une partie de la famille a trouvé refuge chez Naïm et sa mère, après la destruction de leur maison lors d'un bombardement. Naïm n'a ni espace, ni intimité, ni perspective.



Naim et sa mère (Hiam Abbas)
© TS Productions, 2011

L'espace s'élargit et la menace revient

La complicité avec Intessar, sa mère, est sans doute l'un des seuls soutiens pour Naim. L'humour et la compréhension de cette femme dont on apprendra qu'elle travaille comme infirmière (tel était aussi le métier du père dans le roman) ménagent un espace supplémentaire pour le jeune homme.

Le groupe d'amis est l'autre soutien de Naim. On apprend incidemment que le jeune homme comprend l'hébreu parce qu'il a travaillé dans les colonies installées dans le territoire avant 2002. C'est une différence avec le roman dans lequel il avait été ouvrier clandestin en Israël, parfaitement reçu par ses employeurs bientôt devenus ses hôtes. Le fait a beaucoup moins d'importance dans le film.

Mais le véritable déclencheur pour la suite de l'intrigue sera l'entrée de

Naim au centre culturel français de Gaza, où il commence à apprendre le français. Il en a d'abord besoin pour échanger avec Tal. Et pour s'affranchir d'une existence qu'il ne supporte plus, pour se donner des perspectives.

Les quelques plans ont une forte valeur symbolique. On le voit devenir assez vite l'un des étudiants les plus brillants, les plus motivés.

Plus loin dans le film, le poème *Inventaire* de Prévert rappelle la Palestine au jeune homme – « *Une pierre / deux maisons / trois ruines / quatre fossoyeurs / un jardin / des fleurs / un raton laveur* ». Et puis apprendre le conditionnel, mode du virtuel ou du souhait, est une évidence quand on habite Gaza. En somme, des choix peu anodins.

Le quotidien de Gaza le rattrape quand il se rend au cybercafé. Fortement soupçonné par les propriétaires du lieu, il est interpellé par la milice du Hamas, emmené dans un centre de détention, humilié et frappé. C'est la seule scène du film qui montre l'oppression régnant dans le territoire. Les militants de l'OLP, les laïcs et démocrates en désaccord avec la politique menée par le mouvement islamiste apporteraient des témoignages plus terribles. Mais cette seule séquence suffit.

Les plans mis en parallèle mettent en relief le quotidien de Tal et de Naim : elle lit, il s'ennuie. Mais bientôt l'accès à un ordinateur dans ce refuge

qu'est le centre culturel français modifie la donne. Ils peuvent de nouveau échanger. En outre, Naïm a bientôt une perspective, avec l'offre de bourse pour passer un an en France. Cette bourse va servir de fil conducteur jusqu'au dénouement. Elle donne sens à l'échange, permet aux deux protagonistes d'envisager une rencontre. Le passé français de Tal, son enfance à Créteil, donne une idée du lieu où ils pourraient se revoir.



Le cours de français au centre culturel de Gaza
© TS Productions, 2011

La vie de chacun se poursuit : Tal et son petit ami se retrouvent le soir du réveillon 2007-2008, Naïm aide son cousin à rénover et repeindre l'appartement dans lequel le jeune marié habitera et tout pourrait continuer ainsi.

Mais un écran de télévision montre les effets d'un nouvel attentat, moins violent que les précédents, mais réel : le 2 juillet 2008 le conducteur palestinien d'une pelleteuse a laissé son engin dévaler une rue de Jérusalem, tuant ou blessant des passants. Vu de

Gaza, c'est un acte d'héroïsme. L'écran de télévision sur lequel on assiste à la scène est l'un des documents authentiques insérés dans le film qui lui donnent sa force.

Quitter Gaza

Naïm en conflit avec son oncle dont il supporte mal le caractère autoritaire, est près de la rupture, et ne se réconcilie que grâce à l'entremise de son cousin. Un échange de courriels rapporte un souvenir, l'un des rares que l'on aura sur le père de Naïm : il ressemblait à Zohar Argov. Des images sur l'écran d'ordinateur de Tal montrent ce chanteur oriental israélien, idole du public séfearde. Cette proximité est à mettre en relation avec ce que l'on sait des distances, des frontières qui séparent des peuples méditerranéens par ailleurs très proches par la culture, les goûts, les habitudes.

Mais la décision de Naïm est prise, il veut quitter la ville et l'aide de Tal lui sera précieuse. Elle écrit pour lui la lettre de motivation qu'il doit joindre à sa demande de bourse.

Entre-temps, une année a passé puisque l'on voit la famille de Tal rassemblée sous la soukka sur la terrasse. Dans le roman, l'histoire durait six mois. On voit aussi – par des images documentaires – la manifestation de

commémoration de la mort de Yitzhak Rabin, premier ministre israélien assassiné par un étudiant juif extrémiste le 4 novembre 1995.

On ne peut échapper aux événements politiques qui rythment l'existence du Proche-Orient. C'est le mérite du cinéaste et de sa scénariste de l'avoir rendu sensible dans un film de fiction. Et le spectateur l'éprouve fortement quand les événements violents de la fin 2008 sont montrés dans l'appartement de Naïm par le bruit des bombardements, dans la chambre de Tal qui les découvre sur l'écran de son ordinateur, et chez ses parents qui assistent aux tirs de roquettes sur le sud d'Israël en regardant les informations de France 2. La virulence du père de Tal rappelle ce que l'on sait de ce personnage venu tardivement en Israël.

L'entrée des chars dans Gaza lors de l'opération «Plomb durci» et les scènes d'urgence dans l'hôpital gardent un ton documentaire par le choix, pour les scènes d'intérieur, de la caméra sur l'épaule. L'effroi des habitants est rendu en quelques plans.

Une fois encore, la fiction réussit là où les reportages télévisés, jouant sur le compassionnel, ne savent que mettre en scène les témoins éplorés. La guerre se raconte par ses victimes qui hurlent leur colère ou leur douleur, mais aussi par leur silence ou leur hébétude.

Vers le dénouement

On est donc en décembre, Tal fête son anniversaire quand arrive chez sa famille Thomas Morin, le professeur de français de Naïm à Gaza. Il apporte à la jeune fille un porte-clés et une photo. Les parents de Tal sont surpris et choqués; ils se disputent avec leur fille, disent leur peur, révèlent leur hostilité à cet échange qu'ils ignoraient. On retrouve, en mode mineur, ce que Naïm avait vécu à Gaza.



L'arrestation de Naïm à Gaza
© TS Productions, 2011

Tal et Naïm cessent d'échanger. On peut penser à une rupture. Un plan montre la jeune fille lors d'un cours d'histoire. Le professeur évoque le traité de Versailles et ses effets catastrophiques sur l'Allemagne. Le nazisme a trouvé dans ce document la matière de son ressentiment et la source de bien des arguments.

À Gaza, lors d'une trêve, la famille qui avait trouvé refuge chez Intessar peut repartir chez elle. Naïm retrouve

un peu d'espace, mais il en aura bientôt encore plus : un coup de téléphone lui apprend qu'il a obtenu la bourse pour se rendre en France.

Le terminal d'Erez

Peu avant de partir, Naïm a dû acheter le visa lui permettant de sortir. Ce premier obstacle est un jalon dans son parcours. La caméra bute sur les grilles, les enceintes, les cloisons de toutes sortes et les murs qui enserrèrent la ville. Plus que jamais, les personnages sont confrontés à cette réalité de l'enfermement, Gaza étant souvent comparée à une prison à ciel ouvert.

Naïm et Thomas doivent franchir le terminal d'Erez. Si, pour le second, ce n'est qu'une formalité, pour le jeune Palestinien, ce lieu entièrement vide fait de vastes espaces bétonnés et de portes successives ressemble à un labyrinthe. Le réalisateur insiste par des plans d'ensemble sur la dimension impersonnelle du lieu. Quand il retrouve enfin l'air libre, après avoir montré ses papiers aux militaires, Naïm est une frêle silhouette. Thomas l'attend pour le conduire en voiture

directement à Amman d'où décollera son avion pour Paris.

Dans un montage alterné, on voit Tal et son amie Efrat qui la conduit chercher ce point de passage sur les routes qui mènent à Gaza, la ville étant toujours vue de loin. La jeune fille espère encore voir son correspondant. Mais il faut se dépêcher, les militaires pressent Thomas et son voyageur de partir.

La bande-son fait entendre les paroles de Tal et celles de Naïm, en un parallèle qui bientôt ne fait qu'une rumeur confuse. Puis un ralenti, un gros plan sur Naïm enfin libre et un fondu au noir, avec de la musique, signent la fin du film.

Cette dernière partie du film mérite que l'on s'y arrête et qu'on la commente avec les élèves. La verra-t-on comme optimiste, donnant à penser qu'un jour Tal et Naïm se retrouveront ? Pessimiste, mettant en relief l'impossible rencontre entre la jeune Israélienne et son correspondant palestinien ?

Reste-t-on sur l'image de ces murs, de ce béton froid ? de Naïm filant vers la France et sans doute un avenir plus ouvert ? À chacun d'en juger.

NORBERT CZARNY
Académie de Versailles

« Une bouteille à la mer »

Trois questions pour orienter la lecture du film avec les élèves

Qu'est-ce qui donne sa dimension documentaire au film ?

Le film a été tourné à Jérusalem et dans des villes arabes israéliennes. Les seules images de Gaza qui soient authentiques sont celles qui montrent la ville de loin.

L'usage de l'hébreu et de l'arabe comme langues du film est un gage. Le français est la troisième langue, parlée dans la famille de Tal et étudiée au centre culturel français de Gaza.

Les sons renvoient eux aussi à la réalité d'Israël et de la Palestine. On sera attentif, dès le générique, aux bruits de Jérusalem, aux sons venus de la radio, puis, plus tard, de la télévision qui montre les événements violents.

Cependant, le cadrage serré du réalisateur met surtout en relief les personnages principaux. On le voit en particulier lorsque Tal prend le bus, angoissée par la présence de l'un des passagers, ou quand Naïm paraît minuscule dans le terminal d'Erez qui fait office de frontière entre Gaza et Israël.

La dimension culturelle ou cultuelle est également un élément documentaire : la fête de Soukkot et la cérémonie du mariage du meilleur ami à Gaza font partie de ces éléments qui permettent de situer les événements et de comprendre l'importance du sacré.

Comment la vie quotidienne des Israéliens et des Palestiniens est-elle rendue dans ce film ? En quoi cela vous surprend-il par rapport à ce que vous savez du conflit qui oppose ces deux peuples ?

On insistera sur le caractère banal, ordinaire, des deux héros. Ils n'incarnent rien, sinon eux-mêmes. Ce sont des jeunes gens qui ont les préoccupations de tous les jeunes, n'importe où dans le monde : l'amour, l'amitié, le futur et ses incertitudes, la famille, l'école ou les études, le travail et l'argent, la fête. Un simple relevé de scènes montrant ce qui les intéresse ou les occupe suffira.

Cette représentation de la vie quotidienne va bien sûr à l'encontre de tous les clichés télévisuels ou journalistiques sur « les événements du Moyen-Orient ». Cette zone n'existe que par la violence qui y règne, les propos des extrémistes des deux bords, le fanatisme des uns et des autres.

Les auteurs du film ont resserré l'intrigue sur ces deux êtres, sur ce qu'ils vivent et ressentent : Naïm aspire à la liberté, à un espace plus vaste et ouvert, Tal souhaite s'affranchir de sa famille et trouver par l'échange de courriels un autre qui lui soit proche sans nier les différences.

Comment l'espace dans lequel vivent les personnages est-il figuré? Comment le cinéaste montre-t-il la peur et les contraintes de l'enfermement?

Le cadrage serré sur les personnages qui privilégie leurs points de vue détermine l'ensemble du film et, surtout, l'espace dans lequel il s'inscrit : étroit.

On ne voit pas grand-chose de Jérusalem. La ville se résume à l'appartement de Tal, aux rues qu'elle emprunte pour se rendre chez des amis ou au lycée, aux bus qu'elle doit prendre pour circuler.

L'espace reste limité, même lors du voyage à Massada dont la vue est pourtant impressionnante. Les élèves montent à pied jusqu'à la forteresse et ils entendent leur professeur leur expliquer ce qui s'y est déroulé mais ils ne voient pas tout le site. L'Histoire ou le présent sont plus puissants que la géographie et tout y ramène, tout le temps.

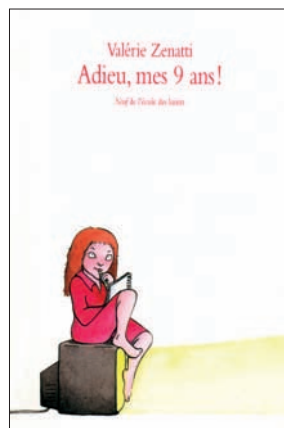
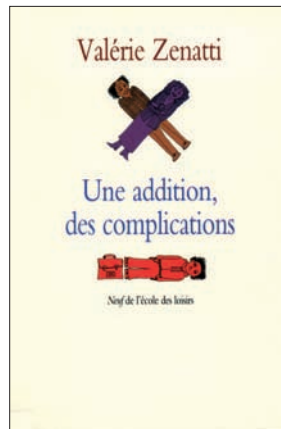
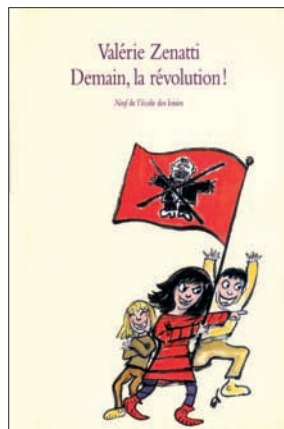
Cela vaut aussi pour Gaza. On sera bien sûr sensible aux plans montrant des grilles, murs, cloisons qui empêchent de voir plus loin. Naïm se heurte aux limites et vit dans l'inquiétude ou la peur. De même que l'on sentait la peur éprouvée par Tal dans le bus, on la perçoit chez Naïm quand il se rend dans le cybercafé, avant d'utiliser les postes du centre culturel français.

On s'arrêtera avec les élèves sur le passage de la frontière au poste d'Erez qui conclut le film. On pourra minuter la séquence pour voir combien il est long de franchir cet espace inquiétant.

N. C.



Le « mur de sécurité » érigé autour de la Cisjordanie et de Jérusalem © Elsa Fauconnet, 2010



Valérie Zenatti
dans les collections
« Neuf » et « Médium »

l'école des loisirs

www.ecoledesloisirs.fr